

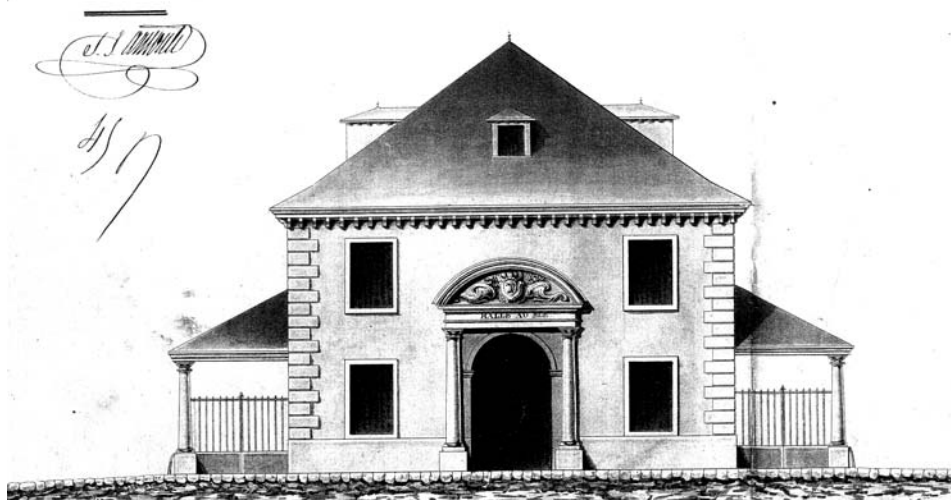
## RUE DE LA HALLE

*Intra muros*

Cette rue, parallèle à la rue Saint-Amand, s'est également appelée rue Saint-Amand, tout du moins c'est ainsi qu'elle est nommée sur un plan de Toul de 1815. Quant à la rue Saint-Amand, on l'a désignée sous le vocable de Saint-Etienne bien qu'elle se soit aussi appelé rue Saint-Amand avant la Révolution et rue de l'Union durant la Révolution au cours de laquelle toutes les rues à consonance religieuse ou noble avaient été rebaptisées avec des noms plus en rapport avec l'esprit révolutionnaire. Etre facteur à cette époque ne devait pas être une sinécure...

La halle aux blés, construite en 1823 sur les ruines de l'ancienne église Saint Amand a donné son nom à cette rue.

En 1883, la municipalité décide de fermer la halle aux blés et d'utiliser le bâtiment pour en faire une



**La halle aux blés au XIX<sup>e</sup> siècle.**

école. Pour ce faire, d'importants travaux furent engagés. La galerie qui courait tout autour de la halle fut démontée et on ajouta un étage. Cette école communale, réservée aux filles, prit le nom d'école Jules Ferry, aujourd'hui le centre culturel Jules Ferry. Il est admis que la porte d'entrée de la MJC serait la porte de l'ancienne église Saint Amand, encore que les colonnes qui encadraient la porte de la halle aux blés aient disparu lors des travaux de l'école. L'église Saint

Amand, érigée au VIII<sup>e</sup> siècle et restaurée mille ans plus tard, a été vendue et détruite durant la Révolution. La synagogue, aujourd'hui désaffectée, a été construite au XIX<sup>e</sup> siècle sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la paroisse Saint Amand. Ce lieu de culte, ainsi que le cimetière israélite rue de Briffoux, portent le témoignage d'une importante communauté juive à Toul avant la dernière guerre.

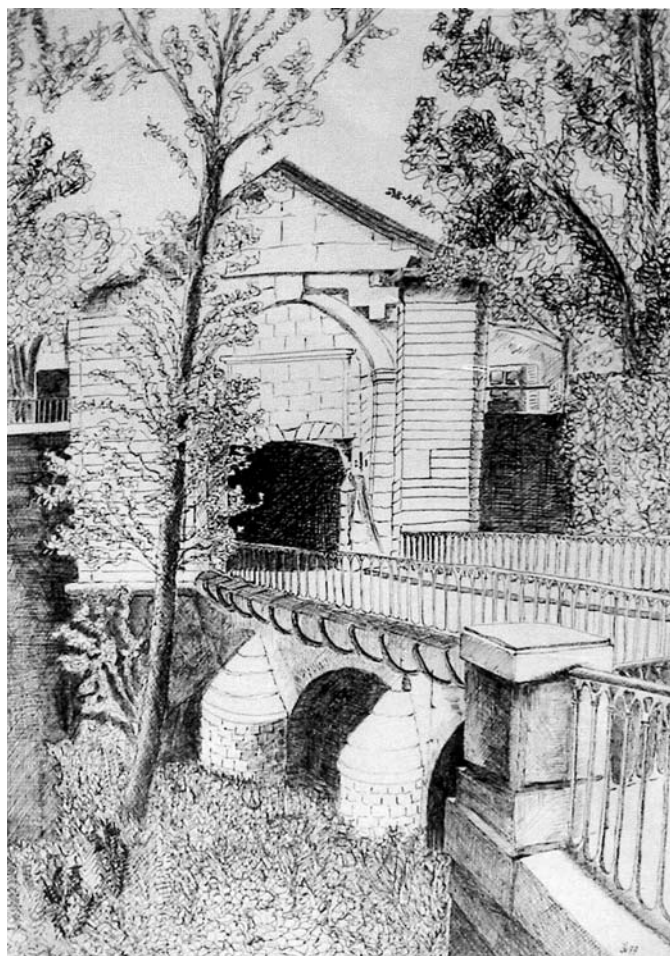
## RUE PORTE DE METZ

*Intra muros*

Bien évidemment, cette rue tire son nom de la porte de Metz, seule porte contemporaine de Vauban. Cette porte est comprise dans les fortifications édifiées en 1700. Le bâtiment de la porte de Metz a connu plusieurs destinations. Pendant près de deux siècles, il a servi de logement au gouverneur militaire de la place de Toul puis, vers 1900, d'infirmierie de la garnison. Quelques années plus tard, le bâtiment abrite le Cercle des Officiers et enfin le commissariat de police jusqu'à la construction du nouveau commissariat sur le site de l'ancien arsenal. La porte de Metz, propriété du ministère de l'Intérieur, mériterait d'être restaurée.

Autrefois, cette rue se nommait *rue de la Porte-Royale* puis *rue de la Constitution* pendant la Révolution (voir page suivante).

**La porte de Metz, seule porte contemporaine de Vauban à Toul.**



## RUE DE LA PETITE BOUCHERIE

*Intra muros*

Par opposition à la rue de la Grande Boucherie (actuelle rue des Tanneurs) où l'on tuait le gros bétail, il y avait, rue de la Petite Boucherie, un abattoir réservé aux porcs, aux chèvres et aux moutons. Cet établissement était situé à l'angle de la rue de la Petite Boucherie et de la rue des Etuves.

C'est bien évidemment à cette boucherie que cette rue doit son



**Tour et mur romains qui auraient pu être mis en valeur après les travaux de rénovation de la rue...**

nom. En 1791, elle change de nom pour celui de *rue des Cordonniers*, probablement en raison de la présence de cordonniers puis, en 1830, on y accole le nouveau et l'ancien nom ; elle s'appelle donc *rue des Cordonniers et de la Petite Boucherie*. En 1838, le conseil municipal, pour mettre fin à une certaine anarchie, décide de donner «à chacune des rues de la ville un nom fixe et permanent». La rue de la Petite Boucherie est rebaptisée *rue des Cordonniers*. Pour peu de temps, puisque, en 1845, elle retrouve son nom d'origine, rue de la Petite Boucherie. À noter que sur un plan de 1817, elle porte le nom de *rue de la Vieille Boucherie*.

Le tracé de cette rue n'est pas sans intérêt. Il longe l'ancien mur de la première enceinte de la ville. Ces premières fortifications ont été construites au IV<sup>e</sup> siècle et démolies au XIII<sup>e</sup> siècle pour permettre la construction de la deuxième enceinte. Il y a quelques années, on

a mis au jour une tour de la première enceinte. Malheureusement, les logements construits masquent cette tour et le mur dans lequel elle est comprise.

Une ruelle permet le passage entre la place du Marché aux Légumes et la rue de la Petite Boucherie. Quelques maisons plus loin, un autre passage donne accès, par un dédale de cours, à la rue Benoît Picart, mais ce passage est fermé. De l'autre côté et au milieu de la rue, une ruelle privée mais ouverte à tous les habitants débouchait rue Joly. On peut voir encore, dans cette rue l'ouverture de la ruelle. Dans les années 1815, la ruelle fut le théâtre d'un conflit entre ceux qui l'empruntaient et le propriétaire. Ce dernier, malgré la servitude attachée à la ruelle s'obstinait à la condamner. Quelques décennies plus tard, il ne faisait pas bon emprunter ce passage en soirée, surtout si il y avait permission de spectacle pour les militaires de

la garnison. Ces braves, rentrant non pas du théâtre mais des maisons accueillantes de la rue de la Monnaie, manifestaient souvent bruyamment leur satisfaction d'avoir passé une bonne soirée. Les riverains de la ruelle, exaspérés par les chants de corps de garde, n'hésitaient pas à leur jeter le contenu des pots de chambre ou autre vases de nuit. Ces soirs-là, il était donc prudent d'emprunter soit la rue des Étuves soit celle du Collège pour gagner la rue Joly.

Après l'incendie de la ville en juin 1940, le commerce s'est recentré dans cette rue jusqu'à la reconstruction de la ville après la guerre.

Depuis cinq ans, la municipalité a entrepris la rénovation du centre médiéval dont l'état de délabrement était déjà dénoncé au début du XX<sup>e</sup> siècle.

## RUE DES ÉTUVES

*Intra muros*

Cette rue est ainsi appelée en raison des bains publics que la ville avait fait construire à une époque que les historiens situent au Moyen âge. Ces étuves étaient alimentées par l'Ingressin. Il y a quelques années, lors de travaux effectués pour la rénovation de la chaussée, on a pu voir l'appareillage du conduit où coule l'Ingressin.

La vérité historique contredit Michelet qui affirmait qu'on ne se lavait pas au Moyen-âge. Les inventaires des maisons bourgeoises de cette époque mettent en évidence la présence de baignoires et, lorsqu'elles faisaient défaut, les habitants avaient recours aux bains publics ou étuves. À Paris et probablement dans les autres villes comme à Toul, dès le lever du jour, on entendait crier «*les bains sont chauds, c'est sans mentir*». Dans certains établissements un barbier se tenait à disposition des hommes : «*Céans, on fait le poil proprement et l'on tient bains et étuves*». Les

hommes et les femmes prenaient leur bain en même temps, ce qui occasionnait quelquefois des débordements, ce qui est normal en matière de bain lorsqu'on s'agite. En été, les étuves étaient délaissées car les habitants leur préféraient les rivières. À Toul, les citains se retrouvaient sur les bords de la Moselle. Étaient-ils dans la même tenue que les Parisiens se baignant dans la Seine ou les Bordelais dans la Garonne, c'est à dire complètement nus ? Les chroniques touloises restent muettes sur le sujet.

En 1680, les magistrats de la ville prirent la décision de supprimer les étuves. La tradition veut que cette mesure fut prise pour préserver les bonnes mœurs. Toujours est-il que des écuries furent construites sur l'emplacement des étuves et qu'elles furent affectées à la garnison. Plus tard, les écuries seront vendues à des particuliers.

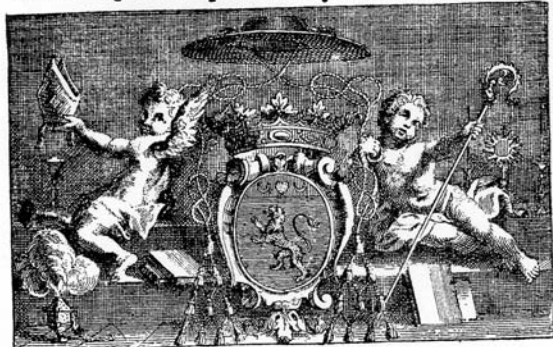
Il y a encore quelques décennies, la ville de Toul comptait deux établissements où l'on pouvait prendre un bain, mais autre temps autres mœurs, je crois me souvenir, pour les avoir fréquentés dans ma prime jeunesse, qu'un jour était réservée aux dames et un autre aux messieurs.

**L'Ingressin mis au jour  
lors de la rénovation de la rue...**



# HISTOIRE ECCLESIASTIQUE ET POLITIQUE DE LA VILLE ET DU DIOCESE DE TOUL.

PAR LE REVEREND PERE BENOIT  
*de Toul, prêtre Capucin de la province de Lorraine.*



A TOUL,  
Chez ALEXIS LAURENT Imprimeur du Roi, & de  
Monseigneur l'Evêque. M. D. CC. VII

*Avec Privilège & Approbation.*

**RUE BENOÎT PICART**  
*Intra muros*

C'est Albert Denis, historien, conseiller municipal et futur maire de Toul qui, en 1896, propose à ses collègues du conseil municipal de donner le nom de Benoît Picart à une rue de la ville. Le conseil accède à cette proposition à l'unanimité et c'est la rue Montée du Murot qui fut choisie pour rappeler aux habitants qu'au siècle précédent (XVIII<sup>e</sup> siècle) vivait, au couvent des Capucins à Saint-Mansuy, celui que l'on reconnaît comme le père de l'histoire de la Lorraine.

Gilles Picart - Benoît est le nom qu'il choisit lorsqu'il revêtit l'habit monastique - était le fils de Jean Picart, notaire royal et de Marie Doyen. Il naquit à Toul en 1663. Il fut baptisé le 29 mai à la paroisse Saint-Jean-du-Cloître. La famille du futur historien appartene-

**Page de garde de l' "Histoire de Toul"  
de Benoît Picart**

nait à ce qu'il est convenu d'appeler la bonne bourgeoisie, ce qui permit au jeune Gilles de poursuivre des études. Nous ignorons où il étudia et où il fit son noviciat. Après quelques années passées dans un couvent à l'étranger, le père Benoît qui portait les titres de professeur de théologie et de prédicateur, vint se fixer dans sa ville natale, en 1695, au couvent des Capucins au faubourg Saint-Mansuy. C'est dans ce couvent qu'il entreprend des recherches sur l'histoire ecclésiastique de la ville. En 1700, il publie, chez Etienne Rolin, imprimeur et marchand libraire à Toul, son premier livre «*La vie de saint Gérard évêque de Toul*». Ce premier ouvrage, enrichi de nombreuses notes historiques, est une mine de renseignements pour qui s'intéresse à l'histoire de Toul. Il annonce un livre plus important qui sera publié en 1707 : «*Histoire ecclésiastique et politique de la ville de Toul*». Ce livre de XXIV chapitres et 656 pages renferme un portrait gravé par "JL Cares" de l'évêque Blouet de Camilly à qui est dédié ce livre et une carte du diocèse de Toul, dessinée par le géographe Guillaume de l'Isle. Ce livre imprimé chez Alexis Laurent à Toul est l'ouvrage de référence pour les historiens lorrains. Dom Calmet, auteur d'une monumentale «*Histoire de la Lorraine*» s'est appuyé sur l'œuvre du Capucin toulinois, ce qui n'empêchera pas le bénédictin de Senones de le critiquer en l'accusant d'être crédule et hasardeux dans ses conjectures, ce qui fit dire à Chevrier qui savait tout ce que Dom Calmet devait à Benoît Picart «*Etait-ce à Brutus de parler de la dureté de Caton ?*».

En 1704, Benoît Picart avait déjà publié, chez l'imprimeur Laurent à Toul, un volume de 544 pages intitulé «*Origine de la très illustre maison de Lorraine*». Ce livre reçut de nombreux éloges de la part des historiens contemporains les plus en vue. En revanche, il irrita le duc de Lorraine qui nourrissait des prétentions généalogiques des plus fumeuses.

Le père Benoît eut à faire face à de nombreuses attaques de la part d'historiens, quelquefois même c'est lui qui les provoqua. C'était, à cette époque, une pratique courante que de s'affronter à travers des publications. Benoît Picard n'y échappa pas. Ses démêlés avec le père Hugo des Prémontrés, historien lui aussi, firent les beaux jours des éditeurs. Leurs querelles littéraires durèrent près de dix ans et privèrent les deux auteurs d'un temps précieux qu'il eût été préférable de mettre à profit leurs recherches.

En 1711, Benoît Picard publie, en deux volumes de 400 pages, chez l'imprimeur L. et F Rolin à Toul, un important travail sur les biens de l'Eglise : «*Pouillé ecclésiastique et civil du diocèse de Toul*». Cette étude mécontenta fortement le duc de Lorraine Léopold qui s'estima lésé dans ses intérêts. La cour souveraine de Lorraine dénonça les ouvrages et rendit un arrêt aux termes duquel il était défendu d'acheter et de vendre le livre du Capucin toulinois. Les supérieurs de Benoît Picard, qui n'approuvaient pas la décision du duc de Lorraine, le nommèrent par décision du général de l'ordre des Capucins, commissaire général des couvents de France, de Lorraine,

du Barrois et des Trois Evêchés. En 1747, vingt-sept ans après la mort du Capucin le livre est interdit par arrêt de la cour de Paris.

En 1710, Charles d'Ourches, seigneur de Cercueil, en procès avec messieurs d'Ourches de Sauville et de Vidampierre à qui il reproche d'avoir usurpé le nom et les armes de sa famille, demande à Benoît Picard de rédiger un mémoire prouvant sa bonne foi. Le bon moine de Toul s'exécute mais, malgré des arguments sérieux en faveur de son commanditaire, Charles d'Ourches perd son procès.

Tout en continuant à entretenir une polémique avec le père Hugo des Prémontrés sur la critique de leurs ouvrages respectifs, Picard publie un petit volume qui paraît en 1714 sous le titre : «*Apologie de l'histoire de l'indulgence de Portioncule*». Saint François d'Assise qui se rendait souvent pour prier dans une petite église appelée "Portioncule" y aurait eu une vision. Ce jour-là, le Christ lui serait apparu et l'aurait engagé à obtenir du pape une indulgence plénière pour toutes celles et tous ceux qui visiteraient et prieraient dans l'église de la Portioncule avec un grand repentir de leurs fautes.

Le désaccord sur la forme du capuce des Capucins dont Benoît soutenait qu'elle était de forme pyramidale, alors que les récollets, et les Tiercelins et d'autres ordres religieux encore affirmaient que le capuchon des Capucins était de forme moderne engendra une polémique qui s'étala dans plusieurs livres. À cette époque, les livres étaient le seul moyen pour faire

connaître son opinion encore que bien souvent l'auteur signait d'un pseudonyme et le livre était imprimé à l'étranger.

L'infatigable historien toulois est, en 1716, sur le point de terminer une «*Histoire de la ville et des évêques de Verdun*» et de publier «*Histoire ecclésiastique et politi-*

*que du diocèse de Metz*». Mais ces deux manuscrits ne furent jamais imprimés faute d'une réelle volonté des évêques de Metz et de Verdun. S'il existe trois copies du manuscrit de l'histoire de Metz, en revanche celui de Verdun ainsi qu'un autre manuscrit sur les hommes illustres du diocèse n'ont jamais été retrouvés. Après la mort

de Benoît Picart survenue brutalement en janvier 1720, toutes les archives, les livres et écrits de celui qui signait «*capucin indigne*» furent dispersés voire détruits, ce qui constitue une perte irréparable pour le patrimoine et la connaissance de l'histoire de la Lorraine.

## RUE DU PONT DE VAUX

*Intra muros*

Aujourd'hui encore, une rue en ville haute, quatre rues et une place intra muros portent le nom d'un pont. En vieille ville, les ponts permettaient de franchir l'Ingressin qui coulait à ciel ouvert. Ces ponts ont tous été démolis.

L'origine du nom de la rue du Pont-de-Vaux, si nous en respectons l'orthographe, vient de la proximité des caves et des granges qui appartenaient à l'abbaye de Vaulx. Les religieux entreposaient

leur récolte, vin et céréales, dans ces granges. Ces caves et ces granges ont connu plusieurs affectations depuis la Révolution : débit de boisson avec le café «*Au rat qui n'est pas mort*», endroit bien peu fréquentable qui défraya la chronique en 1928 par l'assassinat du propriétaire, ce qui n'empêcha pas la paroisse de Saint-Gengoult d'ouvrir une salle de spectacles à l'étage supérieur ! La salle Sainte-Thérèse connut son heure de gloire entre les deux guerres. Une excellente troupe de comédiens amateurs y donnait régulièrement des pièces de théâtre. Dans les années 1950, cette salle servait de salle de patronage. Les plus anciens parmi nous se souviennent des séances de

projections d'images par l'abbé Bailly. La salle a par la suite été désaffectée.

À la fin des années 1950, après la fermeture et la vente du lavoir de la rue Jeanne-d'Arc, la ville a reconstruit un lavoir au rez-de-chaussée de la Salle Sainte Thérèse.

La mise sur le marché de machines à laver le linge a rendu inutile l'existence du lavoir. Aujourd'hui, c'est une association patriotique qui occupe une partie du rez-de-chaussée.

Il convient d'ajouter que l'orthographe de la rue du Pont-de-



Vaux est différente selon les époques, les plans et les documents que nous avons consultés. Ainsi trouve-t-on Vaux, Vaulx et Veaux.

L'origine de la rue du Pont-de-Veaux n'aurait pas la même signification que la rue du Pont-des-Veaux. La proximité de l'abattoir réservé au petit bétail rue de la

Petite Boucherie n'est peut-être pas étrangère à cette dénomination. Sur un plan de la ville de 1817, c'est à dire pendant la Restauration, cette rue se nomme du Pont des Porcs. Je me refuse à imaginer qu'il y ait une connotation avec le nom que cette rue prit pendant la Révolution, *rue des Républicains !*

Voici une quarantaine d'années, un boucher tenait négoce dans une grange qui avait été aménagée en boucherie. L'étal s'ouvrait sur la rue par une grosse porte en bois. Aujourd'hui on peut encore voir l'emplacement de la porte qui, lors de la construction des logements HLM, a été murée.

## RUE DROUAS

*Intra muros*

Cette rue porte le nom de l'avant-dernier évêque de Toul, Charles Claude Drouas de Boussey, né le 29 septembre 1712 à Boussey dans le diocèse d'Autun. Son père, Jacques Drouas, était capitaine au régiment de Guittaux. Après ses études chez les Jésuites, Claude est ordonné prêtre en 1737. Chanoine de la cathédrale de Sens en 1742, prieur de l'abbaye de Morigny, puis d'Etampes en 1749, il est nommé évêque de Toul, le 17 février 1754, en remplacement de Scipion Jérôme Bégon décédé le 30 décembre 1753. Sa nomination au siège épiscopal de Toul, Claude Drouas la doit en partie au maréchal de Mirepoix qui obtint l'élimination d'un autre candidat potentiel, monsieur de Nicolaï, chanoine de Paris et prieur du Val-des-Ecoliers.



L'épiscopat de Claude Drouas ne fut pas de tout repos, il dut faire face non seulement à l'hostilité des Jansénistes mais également à celle de son clergé. Pourtant le 92<sup>e</sup> évê-

que de Toul a largement contribué à l'essor de la ville de Toul. On lui doit la construction du collège Saint-Claude, le pont de la Moselle édifié sous la direction de l'ingénieur Meschini, le château de Moselly à Chaudeney, la caserne de cavalerie qui était située derrière la cathédrale, construction fort appréciée des habitants qui devaient loger les soldats de passage dans la ville. C'est encore Claude Drouas qui termina la construction du nouveau palais épiscopal entrepris par son prédécesseur Scipion Jérôme Bégon. Le collège Saint-Claude ne survécut pas à la Révolution ; le pont sur la Moselle et la caserne de cavalerie ont été détruits lors de la dernière guerre. Seul le pont a été reconstruit. Claude Drouas est décédé à Toul le 21 octobre 1773.

Avant 1791 cette rue se nommait quai de Creil puis, de 1792 à 1838, quai de Fleurus en souvenir de la victoire de 1792.

## RUE DES MAGASINS

*Intra muros*

Dénommée une première fois rue Saint-Christophe, la rue des Magasins dont la création remonte à la construction des remparts édifîés par le maréchal Vauban, tire son nom des magasins militaires à fourrages qui étaient situés dans cette rue. En 1830 et pendant quelques années, cette rue s'est appelée *rue de Friedland* en souvenir de la victoire des armées napoléoniennes sur les Russes le 14 juin 1807.

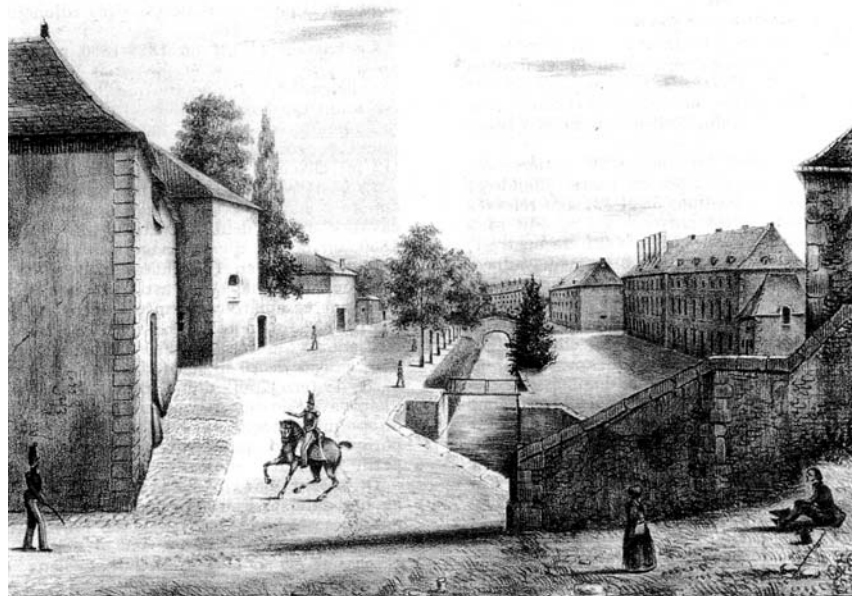


## QUAI DROUAS

*Intra muros*

Cette artère vient en prolongement de la rue Drouas. Elle porte le nom du 92<sup>e</sup> et avant dernier évêque de Toul (voir rue Drouas).

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, le canal Vauban, qui traverse la ville de l'entrée des eaux à la sortie des eaux, y coulait à ciel ouvert. Entre le canal et les remparts s'élevaient les casernes du Châtelet, de Creil et de Rigny. Plusieurs ponts permettaient d'accéder aux casernes. Le canal Vauban a été couvert au XIX<sup>e</sup> siècle.



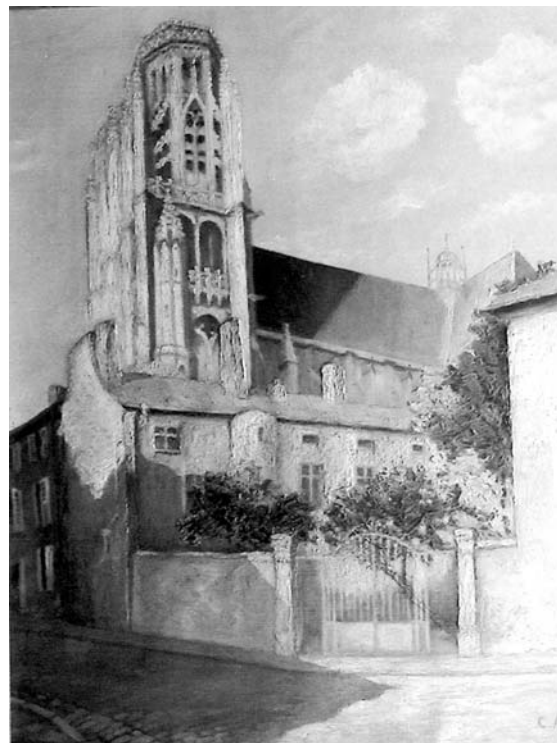
**Au centre, le canal Vauban,  
à droite, les casernes du Châtelet et de Creil.**



## RUE DU QUARTIER NEUF

*Intra muros*

Cette rue doit son nom à la caserne de cavalerie qui fut construite en 1784 et qui était située derrière la cathédrale à l'emplacement de l'actuelle école Gouvion-Saint-Cyr. La construction de cette caserne répondait aux vœux des habitants qui espéraient que l'obligation de loger les militaires serait, sinon abolie, pour le moins allégée. L'évêque de Toul Claude Drouas et les chanoines qui n'avaient de cesse de dénoncer les désordres qu'engendrait la promiscuité des militaires et des jeunes filles vivant sous le même toit, contribuèrent financièrement à la construction de la caserne qui fut inaugurée le 1<sup>er</sup> septembre 1784. À l'origine, la nouvelle caserne portait le nom de Quartier Neuf ; elle a été rebaptisée caserne de Rigny au XIX<sup>e</sup> siècle. Comme les casernes Forey-Curial et du Châtelet, la caserne de Rigny a été détruite lors de la dernière guerre.



**La cathédrale vue de la rue du Quartier Neuf.**

Oeuvre de Charles Augustin.

## RUE BÉRANGER

*Intra muros*

Après la chute de Louis Philippe roi des Français, plusieurs rues de Toul et une place ont été rebaptisées avec des noms plus conformes au nouveau régime. Ainsi la place et la rue d'Orléans ont pris le nom de place et rue de la République. La rue de la Chartre a retrouvé son ancien nom, rue Saint-Waast, et la rue Traversière-d'Orléans a pris le nom de rue Béranger, une des rares rues de Toul à qui l'on ait donné le nom d'un personnage de son vivant - délibération du conseil municipal du 12 mars 1848.



Pierre-Jean de Béranger, chansonnier, est né à Paris en 1767. Son répertoire était constitué de chansons simples, patriotiques, à la gloire du 1<sup>er</sup> empire et de la République, ce qui lui valut d'être plusieurs fois condamné à des peines

de prison sous la Restauration. Sa popularité était immense. Chateaubriand, Lamartine, Sainte-Beuve, Stendhal le tenaient en grande estime. Parmi ses œuvres qui sont aujourd'hui tombées dans l'oubli citons : «*Roger Bontemps*», «*Le vieux sergent*», «*La gaudriole*», «*Le roi d'Yvetot*», «*Les deux grenadiers*», «*La sainte alliance*». Républicain convaincu, la révolution de 1830 le comble de joie. En 1848, il est élu député alors qu'il n'était pas candidat. Il démissionne aussitôt. En 1857, sur son lit de mort, Pierre-Jean Béranger, l'anticlérical renversant ainsi les rôles, tint à bénir le prêtre venu lui donner l'extrême onction. Le chansonnier eut droit à des obsèques officielles.

## RUE DU CHÂTELET

*Intra muros*

Cette rue a été ouverte en 1950 lors de la reconstruction de la ville. C'est la caserne du Châtelet qui a donné son nom à cette rue. La caserne du Châtelet construite au XVIII<sup>e</sup> siècle pour la cavalerie a été incendiée en juin 1940. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la caserne était occupée par les détachements des 26<sup>e</sup> et 69<sup>e</sup> régiments d'infanterie de Nancy. L'école du Châtelet a été construite sur l'emplacement de la caserne.

